

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

V. — DE ROUEN A NANTES

(Suite)

— Dans une heure, — s'était-il dit, — nos épées se croiseront comme en ce moment. . . . mais ce ne sera plus un jeu ! . . . Un jeu . . . et pourquoi donc un jeu ? pourquoi attendre, quand l'occasion est si belle . . . quand, au lieu de la pâle lueur de la lune, une clarté étincelante nous inonde ? . . . quand cinq cents témoins sont là, fixant sur nous leurs regards attentifs ? Pourquoi ne pas changer le rire en épouvante et la pièce comique en tragédie sanglante ? . . .

L'originalité d'une idée semblable devait saisir vivement un esprit aussi amoureux de tout ce qui était étrange, que l'était celui de notre personnage. Aussi hésitation, si toutefois il en eut, fut de courte durée. Il prit une résolution extrême, et nous avons vu de quelle manière il commença à l'exécuter.

Clitandre, tout en se défendant de son mieux, ne cessait de répéter : — La pièce ! . . . mon Dieu ! la pièce ! . . . vous voyez bien que vous allez compromettre ! . . . Le combat n'a déjà duré que trop longtemps . . .

Disons en passant que Denis devait terminer le duel en se laissant désarmer et que c'était sur sa *réplique* que les acteurs de la dernière scène devaient faire leur *entrée*.

— Eh ! — murmurait Denis en redoublant ses attaques et en multipliant les feintes, — que m'importe la pièce ? Vous m'avez provoqué ; nous nous battons : de quoi vous plaignez-vous ?

Cependant le public s'était aperçu du changement d'allure du combat, et il admirait, comme de raison, la prodigieuse vérité avec laquelle les deux acteurs jouaient leur rôle. Les femmes de la *haute aristocratie* de Joigny poussaient des petits cris de frayeur, les plus jolis du monde, et faisaient mine de s'évanouir d'émotion afin d'attirer l'attention sur elles. Quelques jeunes *roués*, la fine *fleur des pois* de la ville, duellistes jusqu'aux dents et véritables dilettanti en matière de coups d'épée, se pâmaient d'enthousiasme et trépignaient à qui mieux mieux.

Bref, le succès prenait des proportions inouïes, comme disent aujourd'hui les *réclames* envoyées à tous les journaux par les administrations dramatiques.

Soudain, on entendit un cri terrible. L'épée de *Valerio* venait de s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine d'*Alemdor* et ressortait sanglante entre les deux épaules.

Le malheureux Clitandre, atteint mortellement, poussa un cri rauque et désespéré de l'agonie. Il lâcha son épée et, pendant le quart d'une minute, il battit l'air de ses bras, en cherchant autour de lui un point d'appui qu'il ne trouvait pas. Il chancela, par deux fois, en avant et en arrière, puis il tomba lourdement de toute sa hauteur sur son dos.

Cette foudroyante catastrophe produisit sur le théâtre un desordre subit et inouï. Tous les acteurs envahirent à la fois la scène, tandis qu'on baissait rapidement la toile, et que les spectateurs, convaincus qu'ils venaient d'assister à une magnifique création de l'art dramatique, faisaient crouler la salle sous leurs applaudissements. Personne ne se doutait encore, dans cette foule, que ces bravos retentissaient sur un cadavre.

Denis Poulailier s'enfuit à la hâte et se dirigea à course de cheval vers Paris. Après avoir erré dans la grande ville pendant quelques jours, notre héros rendu à bout de tout, n'ayant plus un sou s'engagea dans l'armée et fut envoyé à Strasbourg, près des frontières de l'Allemagne. Six mois après il tuait son sergent à la suite d'une querelle et laissait de nouveau la France. C'est ici que commence vraiment la carrière de Denis Poulailier.

VI. — LE DÉSERTEUR

La France, aux environs de Strasbourg, n'est séparée de l'Allemagne que par la largeur du Rhin, et tout le monde sait que le pont de Kehl appartient moitié à l'Allemagne, moitié à la France.

En moins de deux heures, Denis Poulailier se trouva donc expatrié, par conséquent à l'abri de la pendaison et de la fusillade, mais sans aucune espèce de ressource pour le présent et de moyens d'existence pour l'avenir.

Cette situation ne semble pas gaie, mais ce n'était point la première fois que notre héros se trouvait aux prises avec elle ; et comme

avec l'aide du diable, il s'en était toujours tiré jusque-là, il espérait bien s'en tirer encore.

La première chose à laquelle il dut songer, ce fut de se débarrasser de son uniforme, qui le faisait infiniment trop remarquer et le signalait à l'attention comme un déserteur français. Mais Denis n'ayant pas un sou dans sa poche, il était indispensable de recourir au système du *libre échange* pour se procurer les vêtements nécessaires.

Il faisait presque nuit, lorsque Denis s'approcha d'un petit enclos, formé par une baie d'aulépine autour d'une maisonnette d'humble apparence.

Dans l'intérieur de cet enclos, une ménagère soigneuse et qui, sans doute, venait de faire la lessive la veille ou le matin, avait étendu les habits de son mari sur des perches pour les faire sécher. Ces habits étaient de grosse toile grise et n'en convenaient que mieux à un déguisement.

Denis, avec des précautions infinies, fit un trou à la baie et se glissa dans l'enclos. Il s'empara d'une veste, d'une culotte et d'un bonnet de coton. Il fit rapidement son changement de toilette, et il plaça son uniforme de soldat à la place des hardes qu'il venait de s'approprier.

Ensuite il sortit par ce même trou qui lui avait servi de porte pour entrer, et s'éloigna.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il entendit pousser derrière lui un grand cri dans lequel se distinguait facilement la double information de la surprise et de l'effroi.

Denis se mit à rire.

La ménagère, à coup sûr, venait de s'apercevoir de l'étrange métamorphose des vêtements de son mari et croyait à quelque nouveau prestige.

Vers dix heures du soir, notre héros arriva dans la très-petite ville de Steinback.

Il lui fallait un souper et un lit. Il entra résolument dans la première auberge du bourg, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait de quoi payer ni la nourriture ni le gîte.

La grande salle du rez-de-chaussée était tellement encombrée de flegmatiques Allemands qui fumaient gravement leurs longues pipes en buvant de la bière mousseuse, qu'un épais nuage de fumée, semblable au brouillard le plus opaque, ne permit point d'abord à Denis de distinguer les objets environnants. Mais bientôt il s'accoutuma à cette atmosphère âcre et peu transparente, et il prit place à une petite table qui n'était pas encore occupée.

Sur les frontières allemandes, on parle la langue française au moins autant que la langue nationale.

Denis n'eut donc aucune peine à se faire comprendre quand il demanda un souper et une chambre.

Au bout de trois minutes, une grosse servante blonde couvrait la petite table d'une nappe éblouissante de blancheur, et plaça sur cette nappe un pain frais, et un morceau de lard rose, entouré de choucroute blonde, dans un plat de faïence blanche et bleue, et, enfin, un *moos* rempli jusqu'aux bords d'une bière écumante.

Denis s'empressa de faire honneur à ce repas, que rendait surtout appétissant la plus exquise propreté.

Ensuite, parfaitement reconforté, il demanda sa chambre, et la même servante qui lui avait apporté son souper le conduisit au premier étage, dans un joli petit cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur une cour intérieure.

Denis se coucha, et, en moins de quelques secondes, il dormait aussi profondément que si, dans cette même journée, il n'avait pas tué un homme, volé des habits, et fait une dépense qu'il ne savait comment payer.

Lorsque le jeune homme se réveilla, il lui sembla d'abord qu'il commençait à faire jour et il sauta précipitamment à bas de son lit. Mais il s'aperçut presque aussitôt que ce qu'il prenait pour les premières clartés de l'aube n'était autre chose que les rayons de la lune.

— Ah ça ! mais, — pensa-t-il, — un excellent moyen pour qu'on ne me réclame pas ma dépense d'hier au soir, c'est de m'en aller à l'instant même, pendant que tout le monde dort encore dans la maison.

Et, enchanté d'avoir imaginé cet expédient, il s'habilla en toute hâte ; il ouvrit doucement la porte et il redescendit au rez-de-chaussée, où il se trouva dans la grande salle.

Mais il lui fut impossible d'aller plus loin ; la serrure de cette pièce était fermée à clef, et la clef manquait.

Denis, un peu désappointé, remonta dans sa chambre et se mit à regarder par la fenêtre.

Cette fenêtre, nous l'avons déjà dit, ouvrait sur une cour intérieure, celle des écuries et des greniers à fourrages, et, précisément au-dessous, se trouvait un gros tas de paille.

Le jeune homme prit à l'instant même son parti.

Il se suspendit avec les deux mains au rebord extérieur de la fenêtre et se laissa tomber sur la paille.

Quoiqu'il ne se fût pas fait le moindre mal, cette chute l'étourdit cependant pendant plusieurs secondes, mais, au bout de ce temps, il